

-POUR-

# IIIémemoires

Concours d'écriture

©USHMM, courtesy of Friedel Bohny-Reiter



©Collection privée - Fonds Bailhache

**Edition 2024/2025**

**« RIVESALTES, MON ENFANCE  
ICI OU AILLEURS, UNE VIE DANS UN CAMP »**

10 ans  
IIIémorial  
du camp de rivesaltes



**-POUR-**  
**IIIémoires**  
Concours d'écriture

Il faut parfois entendre ce que les pierres murmurent, ce que les silences racontent. Mais ce recueil témoigne d'une réelle écoute attentive, vers les voix du passé, d'un grand nombre de collégiens et de lycéens, et je les en félicite.

Je retiens ici aujourd'hui l'implication des élèves qui ont pris la plume non pour une évaluation scolaire mais pour un véritable engagement citoyen. Car écrire, c'est participer au travail de mémoire, c'est participer à son parcours citoyen. Écrire, c'est résister, penser le passé mais aussi refuser l'oubli.

Ce concours d'écriture « Pour mémoires » est organisé par le Mémorial du Camp de Rivesaltes depuis 2020 pour des élèves du second degré de la région Occitanie.

RIVESALTES, MON ENFANCE  
ICI OU AILLEURS, UNE VIE DANS LES CAMPS

Autour de ce thème, cette année, la métaphore est celle d'un véritable collier de perles. Des perles de savoirs, savoirs-être et de savoir-faire au service de la construction du collier. Le tout animé de passions et de responsabilités partagées. Enseignants, inspecteurs de l'Éducation Nationale, Conseillers pédagogiques, chargés de mission, écrivains, libraires, éditeurs, conseillers régionaux, personnels de médiathèque : chacun a façonné un maillon de ce collier dont l'équipe du Mémorial est le fermoir et constaté, avec un plaisir littéraire certain, que les mots des jeunes ont une portée symbolique, une poésie, une valeur, un avenir.

Merci donc à tous les partenaires qui ont permis l'aboutissement de ce projet, merci aux professeurs d'engager les élèves dans la pédagogie de projets structurants et émancipateurs, et enfin, merci aux élèves de nous avoir permis de lire plus de 120 productions d'une si grande qualité.

Je vous souhaite une belle lecture, à la découverte des textes finalistes et lauréats, issus des trois catégories : récit, poésie, artistique tout en adressant mes derniers mots en direction de notre jeunesse :

« Continuez à écrire car chaque mot que vous posez est une victoire sur le silence et une lumière allumée dans le cœur du monde »

Céline Sala-Pons  
Directrice du Mémorial du camp de Rivesaltes

## Prix Nouvelles, récits courts - Lauréate pour le collège

Clara Jourdan Col

### « Les ombres d'Auschwitz »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza

Hans Keller n'avait que 22 ans, lorsqu'il fut affecté à Auschwitz. Originaire d'une petite ville Bavaraise, il n'avait jamais imaginé que son service militaire le mènerait ici. Dans ce lieu, où l'odeur de la mort flottait en permanence, il se disait qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres.

Un matin froid de novembre, alors qu'il effectuait une ronde, son regard croisa celui d'un enfant derrière les barbelés. Un garçon frêle aux joues creusées, âgé de 8 ans. Ses yeux, d'un bleu très profond, semblaient traverser l'âme de Hans.

« Comment, t'appelles-tu ? », chuchota-t-il.

L'enfant hésita, puis murmura : « Jakob ».

Hans savait qu'il n'avait pas le droit de parler aux détenus. Mais ce gamin lui rappelait son propre frère, mort de maladie plus tôt.

A partir de ce jour, il trouva des prétextes pour passer près des baraquements, où Jakob était enfermé. Discrètement, il lui glissait des morceaux de pain, des pommes de terre, volées aux cuisines. Ils ne parlaient pas beaucoup. Une étrange complicité s'installa entre eux.

Un soir, Hans surprit un officier supérieur, parler d'une sélection imminente. Jakob et d'autres devraient être envoyés à la chambre à gaz. Une terreur s'empara de lui. Cette nuit- là, il prit une décision... Sous couvert de l'obscurité, il alla chercher Jakob, l'enroula dans une vieille couverture, et le fit sortir par une porte latérale. Il avait mémorisé les itinéraires des patrouilles. Son cœur battait si fort qu'il craignait qu'on l'entende. Au bout de plusieurs heures d'errance dans la forêt, ils atteignirent une ferme abandonnée. Là, Hans donna à Jakob un uniforme sale et lui coupa les cheveux pour le faire ressembler à un enfant allemand.

Jakob est un enfant issu d'une grande famille juive, d'origine polonaise.

« Tu t'appelles maintenant Karl. Si on te demande, tu es mon petit frère. », dit Hans.

Avec cette ruse, ils réussirent à quitter la zone et à atteindre un village où Hans connaissait un prêtre qui aidait clandestinement des réfugiés juifs. Lorsque la guerre prit fin, Hans fut arrêté et jugé. Il avait sauvé Jakob, mais restait un soldat du troisième Reich. Jakob, caché par des résistants, grandit avec cette dette dans le cœur. En 1965, un jeune homme, d'environ 29 ans, assista au procès de Hans. Lorsqu'il fut appelé à témoigner, il se leva et déclara: « Cet homme m'a sauvé la vie. Sans lui, je ne serais pas là aujourd'hui ! », affirma le jeune homme.

Hans fut condamné, mais sa peine fut réduite. À la sortie du tribunal, il croisa une dernière fois, le regard de Jakob. Un regard sans haine, mais chargé d'un passé qu'aucun d'eux ne pourrait jamais oublier.

Hans sortit du tribunal, sous un ciel gris. Il restait marqué à jamais. Le monde extérieur lui semblait étranger, comme si la guerre n'avait jamais pris fin pour lui. Il n'avait nulle part où aller. Sa famille l'avait renié et son nom était sali. Il prit un train sans destination précise et vécut dans une chambre austère, en marge de la société.

Pendant ce temps, Jakob avait refait sa vie en France. Adopté par une famille de résistants, il avait étudié le droit, et s'était consacré à la défense des survivants des camps. Malgré les années, une question le hantait : « Pourquoi Hans l'avait-il sauvé ? ». Il prit une décision. Il voulait comprendre.

Une adresse, obtenue après des mois de recherches, l'amena dans une petite maison. Il frappa. Hans, ouvrit la porte. Son visage s'était creusé et ses cheveux étaient devenus gris. Lorsqu'il vit Jakob, il resta figé. « Tu es venu me juger, toi aussi ? », demanda Hans.

Jakob hésita. Il avait préparé un discours, mais il s'effondra face à cet homme. « Non, je suis venu comprendre », répondit Jakob. Autour d'un café amer, ils parlèrent longuement. Hans raconta tout : son enfance dans une Allemagne où l'idéologie nazie était omniprésente, son enrôlement forcé, sa peur, et la façon dont Auschwitz l'avait lentement détruit de l'intérieur. Jakob le fixait. « Tu as fait ce que personne d'autre n'a fait pour moi ». Le silence s'installa. Ce n'était pas un pardon. C'était un constat. Les années passèrent. Hans, malade, savait que son temps était compté.

Un matin, il trouva une lettre. Il la prit, et la lut rapidement. « Hans, tu as porté une croix, toute ta vie. Moi aussi. Je ne peux pas oublier, mais je refuse que la haine me définisse. Je voulais que tu le saches, Jakob ».

Pour la première fois depuis des décennies, il sentit son fardeau s'alléger un peu. Il s'éteignit par la suite, dans l'anonymat. Jakob, apprit la nouvelle dans un journal. Il resta un long moment à contempler sa photo. Puis il sortit, laissant le vent emporter les dernières ombres du passé... LES OMBRES D'AUSCHWITZ.



©Le Rapport W - Gaétan Nocq

## Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le collège

Sanae Hafidi

### « Samuel et l'enfant de dehors »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza

M : Tu t'appelles ?

S : Samuel.

M, après un silence : Pourquoi ne me demandes-tu pas mon prénom en retour ?

S : Je n'en vois pas l'intérêt. Je ne te reverrai sans doute plus.

M : Pourquoi cela ?

S : Je vais partir.

M : Où ?

S : Je n'en ai aucune idée.

M : Pourrai-je te revoir un jour ?

S : J'en doute.

M : Tu es triste ?

S : Je ne sais pas. Un peu, peut-être.

M : Es-tu ?

S : Non, je ne suis plus.

M : Humainement ?

S : On me considère comme un nuisible dont il faut se débarrasser.

M : Tu es considéré comme un insecte ?

S : En fait, non. Pire. On ne me considère pas.

M : Existes-tu ?

S : Pourtant, oui.

M : Ne me ressembles-tu pas ?

S, lui prend la main : Je te laisse en juger .

M : Tu as deux bras ?

S : Oui.

M : Deux jambes ?

S : Aussi.

M : Une tête ? Une bouche ? Des yeux ? Un nez ? Un cœur qui bat ? Une voix ?

S : Je suis un être humain.

M : Tu es donc bien un enfant comme moi ?

S : Je n'en ai plus l'impression.

M : Je ne comprends pas...

S : Un enfant pourrait donc être enfermé ? Affamé ? Assoiffé ? Un enfant est-il une bête qu'on peut négliger ?

M, indigné : Non !

S : Alors, je ne suis plus un enfant.

M : Pourtant, tu as l'air si jeune... quel âge as-tu ?

S : Neuf ans.

M : Donc tu es bien dans l'âge de l'enfance.

S : De quelle enfance parles-tu ? On me l'a volée.

M : Quoi donc ?

S : Mon enfance.

M : Comment cela ?

S : Ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question. C'est à eux.

M : Qui sont « eux » ?

S : Mes bourreaux.

M : Tes bourreaux ? Qui est-ce ?

S : Des personnes sensées.

M : Mais, comment des personnes sensées peuvent-elles être des bourreaux ?

S : Il faut croire que oui.

M, hurlant : Ce n'est pas possible !

S : Peut-être ne sont-elles pas aussi sensées qu'il n'y paraît alors.

M, après un silence lourd : Que puis-je faire pour toi ?

S : Rien. Tu n'es qu'un enfant.

M : Je...

S, insiste : Tu ne peux rien. Sauf... te souvenir.

M : Me souvenir ?

S : De moi. Et de tous les autres.

M : Qui sont les autres ?

S : Les victimes.

M : De quoi sont-elles victimes ?

S : De la déconsidération.

M : Comme toi ?

S, il baisse les yeux ...

M : Mais pourquoi êtes-vous déconsidérés ?

S : Encore une fois, ce n'est pas à moi qu'il faut demander. Ce sont à ceux qui nous ont jugés comme sous-hommes, ceux qui savent.

M : Je n'aurai jamais donc de réponses ?

S, avec un sourire triste : C'est ainsi. Après tout, tu n'es qu'un enfant. Mais la guerre ne dure qu'un temps. Tu grandiras. Tu deviendras adulte. Et enfin, tu sauras. Tu auras tes réponses. Et peut-être tu te souviendras. De moi. De ce que je t'ai raconté aujourd'hui. De cette horrible guerre, qui ne sera bientôt qu'un vague mauvais souvenir pour toi. Tu pourras faire à ce moment un choix ; celui de te taire ou de devenir passeur de mémoire. Et alors, enfin, tu pourras faire quelque chose pour moi ; quand les langues se délieront à notre sujet, promets- moi de témoigner. Même si je ne serai plus là pour te remercier. Si tu veux m'aider, sois ma voix... pour l'éternité.

Les lumières s'éteignent. Noir sur scène.



## Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le collège

Production collective : Classe 3A

### « Conte de l'histoire ordinaire »

Collège Lo Trentanel de Gignac (34)

Enseignante de Lettres : Marianne Giglio

Il était une fois la mer et la douce mélodie de ses vagues. Des cris d'oiseaux volaient au-dessus des flots. Le vent soufflait sur l'écume des vagues qui s'entrechoquaient, il sifflait de loin sur la plage, faisant trembler l'eau, obscurcissant la lumière, noircissant la mer par endroits. Puis les nuages disparaissaient et le ciel se reflétait dans celle-ci.

Plus loin, on apercevait des traces de pas. Des hommes, des femmes, des enfants avaient marché, piétiné sur l'immense plage. Le vent avait tout enseveli dans sa course folle.

Il était une fois des enfants heureux, des enfants insouciants, innocents.

Et puis, il y eut la guerre, l'immense guerre qui allait fracturer le monde et anéantir des familles. Une guerre pleine de bruit et de fureur qui rendit fous les hommes. Un camp tout près de cette plage se remplit de réfugiés. Ils étaient parqués comme des bêtes dans des baraquements de fortune, exposés au froid, à la faim, à la mort. Nous allons vous raconter leur histoire, nous trois, arbre, étoile, barbelé, les témoins malgré nous de l'horreur.

C'est moi l'arbre qui vais commencer à vous parler d'eux. Je suis le chêne du camp, un grand chêne majestueux, le seul chêne du camp au milieu des mauvaises herbes. J'aime jeter des ombres sur le mur.

Je me souviens d'eux, ils étaient si nombreux. J'ai vu des centaines, des milliers d'enfants. Certains étaient blessés, privés de soins médicaux, tous affamés, parfois orphelins. Et joyeux malgré tout, si j'ose le dire, de faire des rondes autour de mon tronc. Comme j'aimais les regarder dans le soleil, ils étaient tellement insouciants ! Je me souviens encore de leurs chants. Durant les journées les plus chaudes, ils se mettaient sous mes branches verdoyantes, se suspendaient à moi, se cachaient dans mes bras, m'escaladaient. Certains gravaient leur nom, leurs espoirs, leurs rêves dans mon écorce, d'autres, inspirés par les ombres que je projetais, créaient aussi des ombres à l'aide de leur corps, leurs mains, des bâtons.

Des monstres apparaissaient alors et une ribambelle de personnages les distrayaient dans cette attente. Je me souviens que certains disparurent soudain, je ne les ai plus jamais revus. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. D'autres pourraient vous en dire plus...

Oui, moi l'étoile je suis le relai de tes souvenirs, l'arbre. Je suis l'étoile dans la nuit noire, la confidente des enfants. J'ai appris à les connaître, à recueillir leurs secrets, leurs murmures et leurs prières. Ils levaient les yeux vers moi et me posaient des quantités de questions.

Il y avait parmi eux Ezra, Sarah et Michel. Trois enfants que j'ai bien connus, trois enfants terrifiés par des monstres à figure humaine, privés d'humanité. Ma lumière dans cette nuit les rassurait.

Michel avait l'habitude de dessiner sur les murs de son baraquement à l'aide de quelques crayons de boue. Un jour, Michel dessina une grande lune qui illumina le ciel. Un autre, c'était un grand champ de tulipes rouges qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Les enfants avaient besoin de s'occuper pour échapper à la tristesse de l'endroit.



©Dessin de Friedel Bohny Reiter

Une poupée de chiffon suivait la petite Sarah partout où elle allait. Celle-ci décida d'en fabriquer pour les tout-petits. Elle fabriqua avec ses amies des dizaines de poupées pour eux : il fallait les occuper et qu'ils arrêtent d'avoir peur de tout ! Elles les protégeraient de toute cette misère. Une fois le travail accompli, elle les distribua aux enfants, ils sautèrent de joie et toutes les filles sentirent leur cœur se remplir de fierté.

Ezra, quant à lui, ne pensait qu'à s'évader. Les plaintes douloureuses et les murmures des prisonniers, invisibles pour tous, résonnaient en lui la nuit comme un écho douloureux. À ton tour, barbelé, de témoigner, tu en as vu tant !

Oui, Ezra était un enfant sensible, il ne pouvait plus supporter les bruits effrayants des cris dans le camp et celui du vent s'engouffrer dans les baraquements. Il venait la nuit, à la lumière de mon amie l'étoile, emmitouflé dans une couverture et recroqueillé, il me longeait à la recherche d'une issue. C'est ainsi que je l'ai connu. Il traînait souvent autour de mes fils.

J'ai compris au bout d'un certain moment qu'il ne passerait pas une semaine de plus dans le camp, quitte à y laisser la vie. Alors, quelque chose se produisit en moi par une nuit d'orage. Un éclair me frappa de plein fouet. La douleur fut terrible mais quelque chose d'inattendu se produisit : mes fils tordus et rouillés se mirent à bouger lentement, se déroulèrent, s'étendirent, se brisèrent... Jusqu'à se détacher des poteaux rouillés.

Et en même temps je me mis à sentir les odeurs de la terre, à écouter le frémissement des feuilles et le chant des rivières, en même temps, et à la même seconde, je vis Ezra s'échapper par une nuit noire d'hiver, guidé par la lumière des étoiles et de la lune.

Avant de disparaître dans la nuit, il m'orna d'un ruban de soie.

## Prix Nouvelles, récits courts - Lauréate pour le lycée

Shaina Baghiani

### « Rien n'a changé »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30).

Enseignante d'espagnol : Claire Sonzogni

J'ai froid. Mes mains sont serrées contre mon ventre, mais ça ne sert à rien. Mon ventre grogne, creux, douloureux. J'ai l'habitude maintenant, mais ça fait toujours aussi mal. Je suis fatigué. Mes paupières sont lourdes, mon corps aussi. Peut-être que je devrais fermer les yeux, juste un instant. Puis je le vois. Un oiseau, posé sur un poteau. Petit, brun, les plumes gonflées contre le froid. De l'autre côté du grillage. Il tourne la tête, comme s'il me regardait. Son œil brille, vif. Il a l'air... libre.

Mon cœur bat plus vite.

Et puis, d'un coup, il s'envole.

Je le suis du regard. Il monte dans le ciel, léger, comme si rien ne pouvait l'arrêter. Il va où il veut. Personne pour lui dire où aller, quand manger, quand se taire.

Moi, je ne peux que regarder. Coincé derrière ces fils de fer, enfermé comme un animal. Mon ventre se serre. Je rêve d'avoir des ailes, d'être comme lui, de m'envoler loin d'ici, au-delà des barbelés, au-delà de ce camp.

L'oiseau s'éloigne. Sans même y penser, je me lève et je le suis.

J'arrive devant le grillage. Il est haut, tordu, couvert de barbelés tranchants. Sous mes pieds, il y a des pierres et des feuilles mortes. J'en attrape une, la frotte entre mes doigts. J'entends le bruit sec du papier froissé. J'écarte une pierre. Elle est froide. Je la pousse contre une autre, je joue avec, comme avant. Avant tout ça. Avant la faim. Avant la peur.

Puis mes doigts effleurent quelque chose. Un vide, caché sous les feuilles. Mon souffle s'arrête. Un trou.

Il n'est pas très grand. Mais peut-être assez pour moi.

Je jette un regard derrière moi. Personne ne me regarde. Tout le monde est trop fatigué, trop perdu dans sa propre survie pour faire attention à moi.

Alors je rampe.

La terre est froide sous mes genoux, les barbelés accrochent un peu mon dos. Mon cœur cogne si fort que j'ai peur que quelqu'un l'entende.

Puis je suis de l'autre côté.

Je me redresse, les jambes tremblantes. L'air est le même... mais il a une autre odeur. Moins lourde. Moins morte.

Alors je cours.

Je ne sais pas où. Je ne sais pas pour combien de temps. Mais je cours. Mon souffle est court, mes jambes sont faibles, mais je continue. Je suis vivant. Je suis libre.

Comme l'oiseau.

Puis un cri.

Un aboiement.

Mon cœur explose.

Je me retourne. Des ombres bougent derrière moi. Des bottes frappent le sol. Ils m'ont vu. J'accélère, mais mes jambes me lâchent presque. Je veux fuir, mais je le sais déjà. Il n'y a pas d'issue.

Une main m'attrape.

Je tombe.

On me tire en arrière. J'ai envie de pleurer, mais aucun son ne sort. Pourquoi pleurer ? Ça ne changera rien. Je ne me débats pas. C'est fini.

On me ramène. Je repasse sous le grillage. Le camp est là, comme avant. La boue, les murs, les silhouettes maigres qui avancent lentement, comme des ombres.

Les autres sont là, alignés. Je ne comprends pas. J'ai juste voulu courir. Juste voulu m'envoler.

Un garde parle, mais je n'écoute pas.

On me force à m'agenouiller.

Je lève les yeux.

L'oiseau est revenu. Il est là, sur le poteau. Exactement au même endroit. Il tourne la tête. Me regarde.

Puis un bruit éclate.

Je tombe.

Dans mon dernier regard, l'oiseau s'envole. Et moi, je reste là.

Rien n'a changé.

## Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le lycée

Roman Robillard-Hinsberger

### « Les pupilles du silence »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30).

Enseignante d'espagnol : Claire Sonzogni

Ce texte est le témoignage d'un vieil homme tzigane, rescapé du camp de Buchenwald en Allemagne, qui nous livre son expérience traumatisante de la déportation.

À travers ses souvenirs, il ne décrit pas seulement l'oppression et la violence, mais surtout l'impact du regard ou plutôt de son absence sur ceux qui ont été confrontés à cet enfer...

Je suis né deux fois. Une première fois sous la toile râche de notre roulotte, bercé par le chant du violon et la chaleur du feu, entouré de rires et de liberté. La seconde fois, ce fut dans la boue d'un camp où les ombres marchaient sans bruit, où les regards ne voyaient plus.

Je me souviens des yeux. Non pas ceux des bourreaux, eux avaient encore la lueur terrible du pouvoir, du mépris et de la haine ordinaire. Non, je parle des autres, de ceux qui étaient comme moi, de ceux qui marchaient à mes côtés dans ce corridor de cendres. Ils avaient perdu la lumière.

Leurs yeux, caves profondes, ne reflétaient plus rien. Juste un vide, une absence d'âme, un gouffre où plus rien ne se mouvait. Ce vide me terrifiait plus encore que la faim, plus encore que les coups et plus encore que le gel brûlant.

La nuit, dans notre boîte glaciale, ils ne dormaient pas vraiment. Certains s'asseyaient, le dos courbé, et fixaient un point que je ne pouvais pas voir. Peut-être voyaient-ils le passé, peut-être ne le voyaient-ils pas ou peut-être ne voyaient-ils plus rien du tout.

Je voulais leur parler, leur crier que nous étions encore vivants, que la musique reviendrait, que le feu brûlerait à nouveau et que les violons résonneraient prochainement dans nos camps. Mais quand je croisais leurs pupilles mortes, les mots mouraient dans ma gorge. Car leur silence était plus fort que ma voix.

C'était sûrement mon âme d'enfant qui pensait, qui avait volonté de s'exprimer, car seul l'esprit égaré et innocent d'un enfant peut, ne serait-ce qu'une seconde, chercher espoir dans cet inexorable enfer.

J'ai vu d'ailleurs des enfants avec des yeux plus vieux que ceux des vieillards. Des mères avec des orbites si noires qu'on aurait dit qu'elles portaient déjà le deuil du monde entier. Des hommes debout mais absents, réduits à de simples ombres.

On nous appelait « *geister* » (« fantômes » en allemand), et jamais un mot ne fut plus juste. Nous flottions entre la vie et la mort, dans cet entre-deux où même la lumière du jour n'avait plus d'éclat.

Puis il y eut ce matin-là. Nous étions alignés, comptés comme du bétail. Un homme, à mes côtés, s'effondra, et personne ne bougea. Personne ne le regarda, de toute façon même si leur regard s'était porté sur lui, ils n'auraient rien vu. Ses camarades d'infortune ne tendirent même pas la main.

Et ce fut là que je compris. Ce n'était pas la mort qui nous emportait un à un, mais cette absence, ce vide, ce néant dans les yeux de ceux qui auraient dû se raccrocher à nous.



© Collection privée - Peinture de Louis Burkler

L'oubli s'installait avant même que nos corps ne tombent. J'ai survécu, moi. Pourquoi ? Comment ? Je ne sais pas. J'ai marché sur les cendres, j'ai traversé l'oubli, et me voilà. Mais parfois, je croise mon reflet dans l'eau d'une flaue ou sur le verre tremblant d'une vitre, et je prends peur : Narcisse m'avait alors quitté depuis fort longtemps. Il arrive que je ne me voie pas. Juste un regard vide, un gouffre, l'ombre d'un homme qui aurait dû tomber avec les autres. Moi qui alors, à cet âge, me trouvais si beau, si radieux, si solaire, par mon simple reflet, je me trouvais alors si faux, si odieux, si polaire.

Alors je fermais les yeux. Et j'essayais de me souvenir du feu, du violon, du rire des miens. J'essayais de rallumer quelque chose dans mes pupilles. Car si je laissais ce vide s'installer en moi, alors ils auraient gagné. Et moi, j'aurais disparu, pour de bon. Mais malgré ce rattachement permanent à l'espoir, le regard d'un enfant, pourtant si jovial quand il croise celui qui n'est plus dans les yeux des grands, quand il croise ces épaisses fumées noires mortifères, n'a plus beaucoup de valeur ni de sens dans le cœur de tout homme.

Je suis né deux fois. Une première fois sous la toile râche de notre roulotte, bercé par le chant du violon et la chaleur du feu, entouré de rires et de liberté. La seconde fois, ce fut dans la boue d'un camp où les ombres marchaient sans bruit, où les regards ne voyaient plus.

Malheureusement, j'ai vite compris que l'un n'allait pas sans l'autre. Je suis mort deux fois. La première fois, ce fut dans la boue d'un camp où les ombres marchaient sans bruit, où les regards ne voyaient plus.

La seconde fois, ce sera dans pas longtemps, j'en suis sûr, quand plus rien ne me rattachera à la vie, mise à part cette flamme infantile qui brille encore dans la noirceur de mon âme et qui, je l'espère, saura déclencher un incendie.

## Prix Nouvelles, récits courts – Finaliste pour le Lycée Lara UPPHOFF

« Est-ce qu'on existe encore ? »

Lycée Charles Gide d'Uzès (30)

Professeur de Philosophie : Imen DJELASSI

Camp de Rivesaltes, le 22 février 1942.

Chère Mamie,

Je ne sais pas si cette lettre arrivera jusqu'à toi. Je te gâte de lettres ces derniers temps. Mais je n'en reçois aucune de toi. Est-ce que mes lettres te parviennent ? Je n'en ai aucune idée. Mais je vais continuer de t'en écrire parce qu'en écrivant j'ai l'impression d'exister un peu plus, de redevenir pour quelques minutes celle que j'étais avant tout cela.

Ces derniers jours, semaines ou mois, je ne sais plus, je ne perçois plus les couleurs autour de moi. C'est comme si elles avaient disparu. À présent tout me semble gris, terne, sombre. Le ciel, les baraqués, la boue. Les visages aussi. Avant, je trouvais que les jours de pluie étaient les plus tristes.

Mais maintenant, je crois que c'est les jours de vent. Il souffle tout le temps, il fait claquer les tôles, il soulève la poussière, il rentre partout. On a beau se cacher sous nos couvertures, pour ceux qui ont la chance d'en avoir, il finit toujours par nous atteindre. C'est comme s'il voulait nous effacer, nous faire disparaître.

En fait, je crois que c'est ce qui me fait le plus peur : disparaître. Pas juste mourir, non. Mais disparaître pour de vrai, comme si je n'avais jamais existé. Ici, j'ai le sentiment qu'on n'est plus vraiment des personnes, juste des numéros qu'on appelle le matin. Je me demande ce qu'il reste de nous si plus personne ne se souvient. Est-ce que tu te souviens de moi ? Est-ce que si je revenais, tu me reconnaîtrait ? J'ai vu mon reflet dans une flaque la dernière fois. Je crois que même moi je ne me reconnais plus.

J'essaie de tenir, de garder espoir en me remémorant nos moments en famille, ceux avec mes amis. Mais ça s'efface. Ce n'est pas que j'oublie, c'est juste que ça ne me fait presque plus rien. C'est comme si tout ça appartenait à une autre vie, à une autre fille que moi.

Nous sommes nombreux, mais nous sommes invisibles. Ceux qui nous ont enfermés ici ne veulent pas nous voir. Nous ne sommes pas des citoyens, pas même des êtres humains. Nous sommes un problème qu'ils ont caché derrière des barbelés, un poids qu'ils espèrent oublier. Ils nous déplacent la nuit, nous cachent du monde. Nous ne sommes rien.

Au début de notre internement, papa répétait que nous n'étions pas les bienvenus ici. Pas ici, pas ailleurs. J'ai fini par comprendre qu'être étranger, c'est n'avoir de place nulle part.

Au départ j'étais tellement révoltée, mais je crois que j'ai fini par m'habituer à cette réalité. Je ne suis pas la seule. Il y a des gens ici qui ne parlent plus. Des enfants qui ne pleurent plus. Je ne pleure plus.

Il y a quelques jours j'ai vu une femme tenir la main de son fils. Il ne devait avoir qu'un an ou deux de moins que moi. Elle ne disait rien, mais elle le serrait fort, comme si ce simple geste pouvait tout réparer. J'ai eu envie de détourner les yeux. Trop de tendresse, trop de vie dans un endroit où il n'y en a presque plus. Pourquoi est-ce que c'est ça qui me fait le plus mal ?

Je crois que c'est parce que ça m'a prouvé qu'on est encore vivant, que nous sommes humains. Et si je ne ressens plus rien, est-ce que je suis encore moi ? Est-ce qu'on peut être vivant sans sentir, sans aimer, sans pleurer ?

Il y a des jours où je ne sais plus si je veux continuer de ressentir. Des jours où penser à mon innocence et mon enfance volées m'attriste ou agrandit le vide qui se creuse en moi. Mais il y en a d'autres où celles-ci me donnent l'espoir d'une vie après.

Je veux me souvenir, je veux me rappeler que j'ai eu une enfance avant tout ça.

Je veux vivre et me prouver que j'en aurai une après tout ça.

Alors écris-moi s'il te plaît. Rappelle-moi qui j'étais, qui je suis. Dis-moi que je suis encore en vie,



Maria.

## Prix Poésie - Lauréate pour le collège

Production collective – Classe 3B

« Parce qu'une enfance dans un camp, c'est... »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Professeur de Lettres : Claire Zaragoza

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est savoir dire au revoir tout le temps

C'est voir la mort à chaque instant

C'est une enfance partie en fumée.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est un cri perdu dans le silence

Un rêve éteint sous la poussière

Un jour qui tremble sous la tente

C'est un enfant qui n'a que les cendres pour printemps

C'est un enfant qui voit l'horizon derrière un rang

C'est un enfant qui perd son enfance dans un train

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est une enfance dérobée

Un petit être à l'âme brisée

Que l'on garde dans une cage, enfermé.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est devoir subir sa vie

En gardant la mort à l'esprit

C'est se demander souvent

Si on est toujours vivant.

C'est un rêve brisé par la lâcheté,  
L'espoir perdu derrière le verre fendu,  
L'ombre d'un cri dans la nuit perdue  
La fin d'un jeu volé, gâché !

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est un martyre quotidien  
Où la mort nous tient la main ;  
C'est ouvrir le livre de sa vie  
Alors que tout est déjà fini !

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est un enfant qui perd son temps,  
Un enfant auquel on ment,  
Mais qui protège son camp ;  
C'est une enfance malheureuse  
Une triste perte de temps.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est un peu comme un goéland  
Pris au piège dans la marée noire  
Qui tente de prendre son envol sans espoir.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est être seul et innocent,  
C'est voir des jours trop longs, des nuits trop froides,  
Des larmes sèchent dans ce vent étourdissant,  
C'est une vie d'enfermement  
Où l'on perd le cours du temps  
Où la mort nous attend.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est voir ses deux parents partir,

C'est être entouré d'inconnus,

C'est voir sa petite vie mourir.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est sentir sur sa peau le froid mordant d'un hiver ;

Une douce désillusion voilée

Envolée sous un ciel amer.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est jouer entre les barbelés,

C'est oublier ses rêves d'antan,

C'est vivre avec Les Oubliés.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est comprendre en trop peu de temps

Qu'on lui ôte son innocence ;

C'est voir son enfance s'envoler

Ses rêves assassinés.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est un enfant à qui on ment

Et qui comprend, lisant dans

Les yeux de ses parents...

Il n'est pas dupe l'enfant des camps !

**Parce qu'une enfance dans un camp,**

C'est croire aux mensonges

Pour rassurer ses songes ;

C'est de l'or mélangé à du bronze ;

Une enfance partie en trombe

Pour une histoire immonde.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est voir les kapos arriver  
Et le train s'éloigner ;  
Une vie gâchée pour l'éternité ;

C'est l'espoir de partir d'ici  
Tout en étant encore en vie  
C'est voir sa vie périr à l'infini.

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est la fin d'un jeu volé  
Indéfiniment répété,

**Parce qu'une enfance dans un camp,**  
C'est une vie sans soleil,  
Un enfant, une merveille.



©D.R. MCR

## Prix Poésie – Finaliste pour le collège

Lison Barcelo

### « Déporté »

Collège Pierre Mendès France de Saint André (66)

Professeur de Lettres Modernes : Christine Pinard

#### Déportation

D'abord, l'étoile jaune

Puis la méchanceté

Vient la date du 16 juillet

Empilés et affamés

Dans ce bâtiment fermé

Et ce train de marchandise,

M'emmenant à Auschwitz

#### Vivre dans un camp

Se faire un copain

Ne plus le voir demain

Jouer dans la boue

Avec la corde au cou

Ne plus voir maman

Même en demandant poliment

Voir papa travailler

Et même pleurer

Ne pas avoir de nourriture

Ou alors, avec de la moisissure

Les champs d'herbes vertes

N'existent que dans ma tête

Et cette odeur pestilentielle

Égale à celle de l'enfer

## Fuir

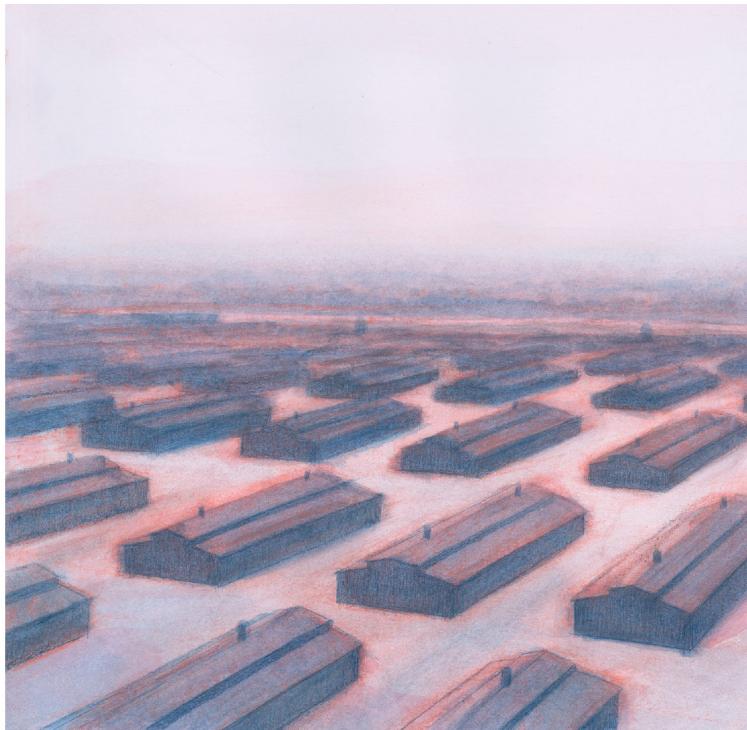
La liberté, une priorité  
Mais s'enfuir est presque impossible  
Après trois ans  
Vint une idée  
Les barbelés seraient la clef  
Mais quitter ma famille, choix difficile  
Au milieu de la nuit  
Je suis donc parti  
Six heures de traversée  
Dans ce champ d'épines  
Où je retrouvé mon ami  
Coincé à jamais et oublié de tous

## La vie après le camp

Malgré la tristesse  
Il me fallut avancer  
Et quand je suis enfin sorti  
Et que je retrouvé ma ville  
Je dus me cacher  
Je choisis donc la forêt  
De longs mois ont passé  
Où je dus voler  
Et où la solitude fut ma seule alliée  
Je pus enfin la retrouver  
Ma maison qui m'avait tant manqué  
Mais la nuit  
Je ne dormais plus  
Car les images de mon passé  
Me hantaient  
Après la guerre  
Je ne revis plus jamais ma famille

## Message à l'humanité

Alors aujourd'hui  
Je vous transmets un message  
De la part d'un déporté  
Vous n'avez pas le droit d'oublier  
Car moi, du haut de mes quinze ans  
Je ne l'oublierai jamais  
Vous n'avez pas le droit de nous juger  
Toutes vos paroles, vos lois et vos règles  
Sont gravées dans ma tête  
Et sur mon bras  
Alors voilà,  
Ce n'est pas que mon histoire  
C'est notre histoire.



©Le Rapport W. - Gaétan Nocq

## Prix Poésie – Lauréate pour le lycée

Lilou Rieu

### « Journal d'un enfant de camp »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Professeur d'Espagnol : Claire Sonzogni

On nous a tout pris, jusqu'à nos noms, on n'est plus que des ombres, des chiffres, des leçons. Le froid me ronge, le vent me serre, mais j'entends encore la voix de ma mère. Elle disait : « Tiens bon, ne tombe pas, même quand le monde s'effondrera ».

Le pain est dur, l'eau a le goût de la rouille, les corps s'effacent sous le poids des coups. Les kapos hurlent et les chiens flairent, mais dans ma tête murmure ma mère :

« Respire, mon ange, regarde le ciel, même enfermé, on rêve d'éternel. »

Je lève les yeux, mais il n'y a rien que de la fumée qui va et vient.

Un matin, on nous fait aligner, un pas en avant, plus le droit de parler. Un soldat regarde, un signe, un enfer, mais moi, j'entends ma mère : « Ferme les yeux si tu as peur, je suis là contre ton cœur. »

Alors je ferme les yeux, j'attends, un silence, un souffle... du mouvement. On m'éclipse, du rang, on me jette sur le côté, une voix rauque : « Toi, tu restes. » Je trébuche, je la cherche mais elle s'éloigne, ma mère marche vers la porte noire. « Ne pleure pas, mon amour, sois forte même quand je serai de l'autre bord. »

Elle disparaît dans la fumée du ciel, tout me paraît irréel. Il ne me reste qu'un écho, une prière, le dernier murmure de ma mère.

## Prix Poésie – Finaliste pour le lycée

Nina Bassier

### « Fil protecteur »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Professeur d'Espagnol : Claire Sonzogni

Je suis né de fil tressé et de coton abîmé,  
Dans les bras d'un enfant aux yeux d'innocence.  
Lorsque je sentais son souffle irrégulier,  
Mon prétendu cœur s'alourdissait  
Et tout espoir disparaissait lorsque sa gorge se nouait en silence.

Rivesaltes est un nom que le vent portait,  
Un nom qui creusait les ventres des êtres aimés  
À l'intérieur de ces barbelés qui écorchaient vif des enfants privés  
d'insouciance et de bienveillance.  
Mais moi, un doudou de fil tressé et de coton abîmé,  
Je les soutenais.

Je les ai vus courir sur le sable  
Essayant d'oublier les tourments  
Parfois contents parfois les yeux larmoyants,  
Essayant de chercher des sourires dans les mines effondrées  
qui les entouraient.  
Mais moi, un doudou de fil tressé et de coton abîmé,  
Accroché à son petit cœur brisé,  
Je buvais des gouttes d'eau salées.

Un jour d'hiver où le vent glacé l'immobilisait,  
Des pas se sont rapprochés et l'ont effleuré,  
il m'a serré fort et sans un cri  
Il a disparu sous la pluie.

Depuis, je suis ici, sur cette plage de sable brûlé,  
Entouré de blessures non cicatrisées,  
Témoin muet de milliers de rêves brisés.

Mais toi, toi, tu n'es jamais revenu,  
Pourtant, je t'ai longtemps attendu.



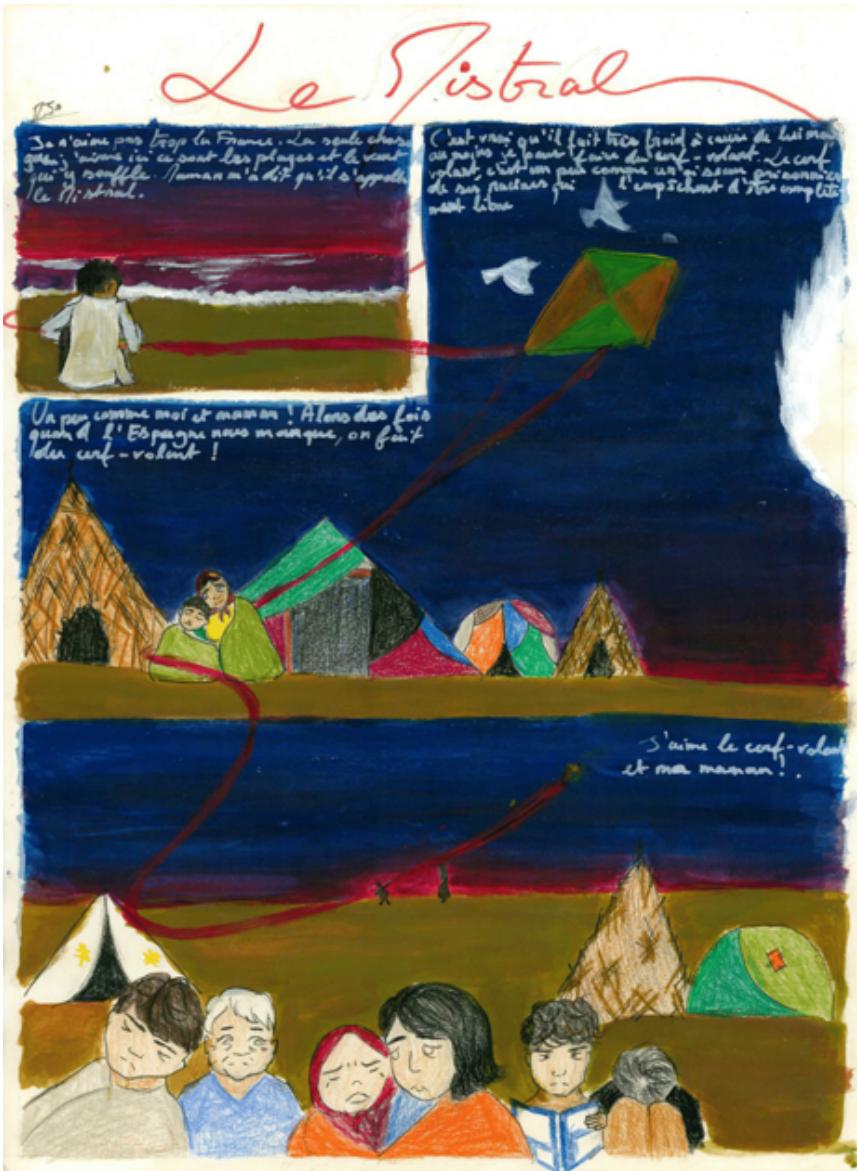
©D.R.

Prix Artistique – Lauréate pour le collège  
Mariella Jacques

« Le Mistral »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza



Une fois, elle m'a raconté qu'un jour elle et moi on serait emporté par le Ristral et dévoré en volant aussi haut que mon cerf-volant, loin du camp.



Le Ristral n'a emporté que  
ma maman



Mais je ne m'en fais pas trop. Il voulait  
me chercher moi aussi ! Bientôt ! Et alors  
ensemble !

Loin du camp, un endroit où on ne sera plus des rouges espagnols mais juste  
maman, Adrian et

... et son cerf-volant

## Prix Artistique – Finaliste pour le collège

Collectif : Thomas Jade, Verdier Laurie, Brassard Anna, Rivollet Lilie, Oberlin Maelie, Voron Marion.

### « Ma vie dans un camp »

Collège Théodore Monod de Clarensac (30)

Professeur documentaliste : Valérian Carreras



Pour découvrir cette création, scannez les QR codes ci-dessous



## Prix Artistique – Finaliste pour le collège

Collectif : Marius Lagrange, Lou Braye, Théodore Marty, Ella Lavabre-Saïx, Ines Letouzey, Eden Roman.

« La verdad »

Collège Théodore Monod de Clarensac (30)

Professeur documentaliste : Valérian Carreras

Pour découvrir cette création, scannez le QR code ci-dessous



## Prix Artistique – Lauréate pour le lycée

Ambre Godin

### « Plus que doudou »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni

« Bonjour !

Je suis une grande fille, j'ai 8 ans et demi et j'ai peur. Mais maman m'a dit de pas avoir peur, du coup j'ai pris doudou. Il est gentil et je l'aime beaucoup. Je sais pas où on va avec maman, elle m'a dit qu'on partait en voyage et moi j'aime bien voyager, mais on y va sans papa. »

« On est arrivées sur une plage avec plein de personnes et aussi des grillages, j'aime pas. En plus ils ont fait mal à doudou. J'ai faim et j'ai froid aussi, maman a creusé un trou pour que je me cache dedans, elle dit que ça tiendra chaud mais ça marche pas trop. Et aussi les grands messieurs qui nous surveillent, ils sont méchants. »

« Maintenant, ça fait un jour que maman dort et il y a des gens qui disent qu'il faut l'enlever de la plage, mais je veux pas être sans maman, après il restera plus que doudou. »



« Ils ont enlevé maman. »

« J'ai peur. »

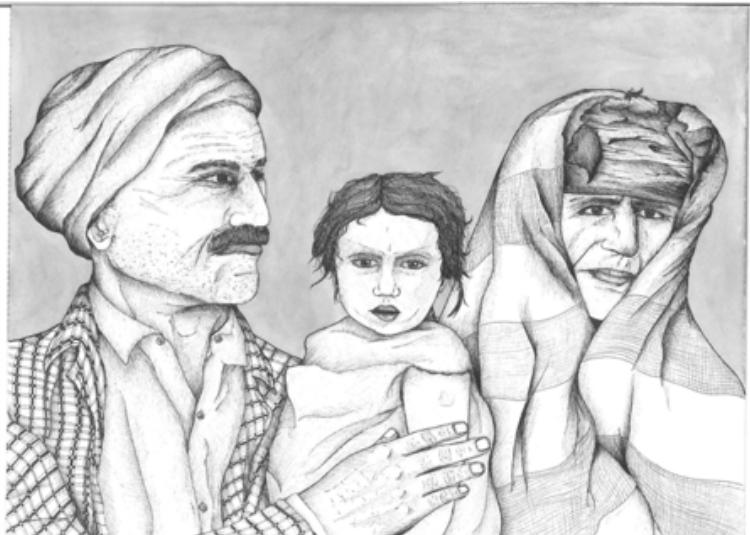
« J'ai vraiment faim. »

« Je veux maman. »

Il ne reste plus que doudou.

**Prix Artistique – Finaliste pour le lycée**  
Louane Leroy

**« Reflet d'un souvenir »**  
Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)  
Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni



Ses cils frissonnent sous la lumière,  
Violente en ce matin d'hiver,  
Ce regard hagard reflète l'infini,  
De rêves condamnés à l'oubli.

Révélant les abysses de l'âme,  
Victime de celles de l'Homme,  
Ses yeux fuyants comme  
Une forêt rongée par les flammes.

C'est une petite fille dans un camp,  
Ses yeux profonds, vaste océan,  
Portent les larmes et le néant,  
Y résiste un espoir lointain mais brillant.

Plongée dans cette éternelle nuit,  
Ses iris noyés par tout ce gris,  
Elle rêve du jour où elle rentrera,  
Un jour, peut-être, elle sourira...

## **Prix Artistique – Finaliste pour le lycée**

Collectif : Kaïla Aakor, Lény Aparisi, Joël Carbonell Gandia, Jules Coessy, Salma Dainane Belamkadam, Eliska Ganzarova, Sarah Garcia Amoros, Nada Oustou, Faustine Pascale, Victoria Silva, Ayman Soumaili.

**« La partie de cartes »**

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni

Pour découvrir cette création, scannez le QR code ci-dessous



## Remerciements aux membres du jury

**Jean-Jacques Bedu**, auteur et président du jury « récits »

**Colette Planas**, autrice et présidente du jury « Poésies »

**Sylvain Venayre**, auteur et président du jury artistique

**Caroline De Peyster**, Directrice des Éditions Espaces et Signes

**Olivia Egrot**, Chargée de mission création et éducation artistique culturelle

**Mireia Falques**, Directrice des Éditions Trabucaire

**Olivier Romero**, Conseiller régional

**Céline Penarrubia**, Responsable du réseau de médiathèques

Roussillon-Conflent

**Sandrine Rubio**, Adjointe de direction du réseau de médiathèques

Roussillon-Conflent

**Patrice Rolland**, Responsable de la médiathèque Le Soler

**Cyrille Calatayud**, Responsable de la médiathèque de Pollestres

**Caroline Bardet**, IA-IPR de lettres Académie de Toulouse

**Estelle Plaisant-Soler**, IA-IPR de lettres Académie de Toulouse

**Joëlle Balmelle**, Conseillère pédagogique, DSSEN66

**Marie Gola**, Chargée de mission DAAC

**Elisa Iglesias**, Librairie à la librairie Torcatis, Perpignan

**Lorraine Raboin**, Librairie à la librairie Le Cheval dans l'arbre, Céret

**Javier Lillo**, Librairie à la librairie Le Cheval dans l'arbre, Céret

**Frédérique Provensal**, Responsable de la librairie La Libambulle, Prades

**Bernadette Costaseca**, Ancienne proviseur de l'éducation nationale

**Marie-Laure Picard**, Professeur du service éducatif du Mémorial

du camp de Rivesaltes

**Benjamin Saurel**, Professeur du service éducatif du Mémorial

du camp de Rivesaltes

**-POUR-**  
**IIIéIIIoires**  
Concours d'écriture

## Les lauréats et finalistes du concours 2024-2025

### Prix Nouvelles, récits courts - Lauréate pour le collège

Clara Jourdan Col : « Les ombres d'Auschwitz »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza

### Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le collège

Sanae Hafidi : « Samuel et l'enfant de dehors »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza

### Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le collège

Collectif : Classe 3A : « Conte de l'histoire ordinaire »

Collège Lo Trentanel de Gignac (34)

Enseignante de Lettres : Marianne Giglio

### Prix Nouvelles, récits courts - Lauréate pour le lycée

Shaina Baghiani : « Rien n'a changé »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30).

Enseignante d'espagnol : Claire Sonzogni

### Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le lycée

Roman Robillard-Hinsberger : « Les pupilles du silence »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30).

Enseignante d'espagnol : Claire Sonzogni

### Prix Nouvelles, récits courts - Finaliste pour le Lycée

Lara UPPHOFF : « Est-ce qu'on existe encore ? »

Lycée Charles Gide d'Uzès (30)

Professeur de Philosophie : Imen Djelassi

### Prix Poésie - Lauréate pour le collège

Collectif – Classe 3B : « Parce qu'une enfance dans un camp, c'est... »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Professeur de Lettres : Claire Zaragoza

### Prix Poésie – Finaliste pour le collège

Lison Barcelo : « Déporté »

Collège Pierre Mendès France de Saint André (66)

Professeur de Lettres Modernes : Christine Pinard

**Prix Poésie – Lauréate pour le lycée**

Lilou Rieu : « Journal d'un enfant de camp »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Professeur d'Espagnol : Claire Sonzogni

**Prix Poésie – Finaliste pour le lycée**

Nina Bassier : « Fil protecteur »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Professeur d'Espagnol : Claire Sonzogni

**Prix Artistique – Lauréate pour le collège**

Mariella Jacques : « Le Mistral »

Collège François Mitterrand de Clapiers (34)

Enseignante de Lettres : Claire Zaragoza

**Prix Artistique – Finaliste pour le collège**

Collectif : Marius Lagrange, Lou Braye, Théodore Marty, Ella Lavabre-Saïx,

Ines Letouzey, Eden Roman : « La verdad »

Collège Théodore Monod de Clarensac (30)

Professeur documentaliste : Valérian Carreras

**Prix Artistique – Finaliste pour le collège**

Collectif : Thomas Jade, Verdier Laurie, Brassard Anna, Rivollet Lilie, Oberlin

Maelie, Voron Marion : « Ma vie dans un camp »

Collège Théodore Monod de Clarensac (30)

Professeur documentaliste : Valérian Carreras

**Prix Artistique – Lauréate pour le lycée**

Ambre Godin : « Plus que doudou »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni

**Prix Artistique – Finaliste pour le lycée**

Louane Leroy : « Reflet d'un souvenir »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni

**Prix Artistique – Finaliste pour le lycée**

Collectif : Kaïla Aakor, Lény Aparisi, Joël Carbonell Gandia, Jules Coessy,

Salma Dainane Belamkadam, Eliska Ganzarova, Sarah Garcia Amoros,

Nada Oustou, Faustine Pascale, Victoria Silva, Ayman Soumaili :

« La partie de cartes »

Lycée Alphonse Daudet de Nîmes (30)

Enseignante d'Espagnol : Claire Sonzogni

-POUR-

# IIIémemoires

Concours d'écriture



©Hugues Argence



IIIémorial  
du camp de rivesaltes